

jamais ! Un lecteur qui s'aviserait d'appliquer à Ruy-Blas ce qu'on appelle un débit simple et naturel, lui ôterait du même coup sa qualité dominante, la richesse du coloris. Il faut être exubérant avec les exubérants.

Quand on veut copier Rubens, on ne doit pas faire un dessin à la mine de plomb. Ajoutez que chaque genre de poésie a son genre d'interprétation. Lire une ode comme une fable, un morceau lyrique comme un morceau dramatique, les *Etoiles* de Lamartine comme l'*Accablé* et le *Paralytique* de Florian, c'est jeter sur la variété des œuvres du génie l'affreux voile gris de l'uniformité. Mais la règle immuable, inflexible, éternelle, et qui s'applique à tous les genres et à tous les hommes, règle que je vous répète comme la loi qui résume toutes les lois, c'est que le jour où on lit un poète, il faut le lire en poète. Puisqu'il y a un rythme, faites sentir le rythme ! Puisqu'il y a des rimes, faites sentir les rimes ! Quand les vers sont peinture et musique, soyez, en les lisant, peintre et musicien ! Que de passages où le pathétique lui-même naît de l'harmonie !

J'entends d'ici l'objection : Vous aller tomber dans l'emphase, dans la déclamation ! Vous allez oublier la vérité !... Dieu merci, la vérité est plus vaste que le petit esprit des pédants de naturel ! Elle comprend dans son domaine tout ce qu'embrasse l'intelligence humaine dans son essor. On peut lire avec vérité tout tout ce qui est écrit avec sincérité. Le surnaturel lui-même a son naturel, mais ce n'est pas le naturel du bon sens et de la raison pratique. Quelle sera, selon vous, l'image de la vive fantaisie et de la capricieuse imagination de l'Arioste ? Est-ce le classique de Pégase ? Non ! C'est l'hippogriffe ailé, qui emporte Astolphe dans la lune. Eh bien ! quand vous lisez *Roland furieux*, lancez-vous sur le dos de l'hippogriffe et partez avec lui pour les royaumes étoilés.

Nous voici amenés à un genre de poésie dont nous n'avons pas encore parlé, et qui pourtant se rattache plus intimement qu'aucun autre à notre étude, car nul n'a plus besoin d'art ; je veux parler des vers libres.

Une conversation que j'eus avec M. Cousin mettra mon idée en action.

VIII

LES VERS LIBRES

M. Cousin était le grand initiateur du dix-septième siècle, parce qu'il en était le grand adorateur. On l'a calomnié quand on a borné cette passion à son culte pour les belles personnes de ce temps ; il était aussi épris de Pascal que de Mme de Longueville, et il aurait donné toutes les marquises du monde pour Corneille. Seulement, il avait le défaut ordinaire des passionnés : il entraînait dans une véritable indignation quand on touchait à ses idoles ; son indignation allait même parfois jusqu'à l'invective. Un jour, à l'Académie, j'eus le malheur de dire, dans une de nos séances ordinaires, que sur les quatorze vers qui composent le début de *Philemon et Baucis*, j'en trouvais deux admirables et six détestables. M. Cousin me lance un regard plein de tempêtes, mais j'osai continuer mon dire. Rien de plus beau, repris-je, que ces deux traits :

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Et

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Mais quant à l'or et à la grandeur, qui sont des divinités pour devenir des asiles, des asiles de soucis

dévorants qui, à leur tour deviennent des vautours que le fils de Japhet représente sur son sommet ; oh ! cela c'est du galimatias triple !

Pour le coup, je crus qu'il allait me dévorer ! Heureusement la séance était finie et tout le monde se leva. Mais il me rejoignit à la sortie, et me dit nettement :

— Est-ce que vous avez la prétention de connaître la Fontaine mieux que moi ?

— Sans aucune espèce de comparaison, répondis-je gaiement.

— En vérité ?

— Oui, en vérité ! Et cela par une excellente raison. C'est que vous lisez Lafontaine tout bas, et moi, je le lis tout haut.

— Oh ! le bel argument !

— Voulez-vous que je vous prouve qu'il est excellent ?

— Oh ! oui, par exemple !

Et nous voilà tous deux descendant le long du quai, bras dessus, bras dessous, et causant.

— La Fontaine, repris-je, n'a-t-il pas écrit presque toutes ses fables en vers libres ?

— Sans doute, hé bien ?

— Hé bien, qu'est-ce que les vers libres ?

— Le mot dit la chose. Les vers libres sont des vers rimés et non rythmés.

— Erreur ! les vers libres ont un rythme comme les vers alexandrins, comme les vers des strophes, seulement c'est un rythme caché. Ils obéissent à une règle mystérieuse, mais réelle, que vous ne trouverez dans aucun traité de rhétorique, mais qui est écrite dans l'imagination de tous les poètes de génie. Voilà pourquoi les vers libres du dix-septième siècle sont excellents, et ceux du dix-huitième, sauf quelques pièces de Voltaire, médiocres ; les poètes n'ont pas deviné le secret.

— Et quel est ce secret ? reprit plus vivement M. Cousin, toujours prêt à prendre feu pour tout ce qui touchait à l'art d'écrire, et sensiblement radouci en me voyant imposer le dix-huitième siècle au dix-septième.

— Quel est ce secret ? En quoi consiste cette règle ? Expliquez-moi ce rythme caché.

— Ce n'est pas très facile ; pourtant !..... avez-vous quelquefois monté à cheval ?

— Pas beaucoup.

— Diable !... Avez-vous entendu quelquefois prononcer les noms de deux fameux écuyers, M. Baucher et M. d'Aure ?

— Oh ! je vous en réponds ! Quand j'étais ministre, au conseil nous avons eu des discussions interminables pour savoir lequel des deux on placerait à la tête de l'Ecole de cavalerie de Saumur. Le ministre de la guerre était pour M. Baucher. Le général X... était pour M. d'Aure. Pourquoi ? je l'ignore.

— Eh bien, je vais vous le dire, et en vous le disant, je vous expliquerai la théorie des vers libres.

— Parbleu, dit-il en riant, voilà qui est original ! de la poésie dans ses rapports avec l'équitation ! Voyons.

— M. Baucher était par excellence l'écuyer de manège. Rien de plus intéressant que de voir dans un manège un cheval monté, c'est-à-dire dompté par M. Baucher. Quelle puissante domination de l'homme sur l'animal ! Frémissant, superbe, mais vaincu, ce cheval n'avait pas un muscle qui n'obéît : l'écume qui le couvrait, ses narines qui s'ouvraient et se fermaient en palpant, le réseau de veines gonflées qui se dessinaient sur son corps, tout trahissait sa force et sa fiévreuse impatience. N'importe ! il fallait que chacun de ses mouvements fût rythmé, que toutes ses allures fussent dociles, et qu'enfermé dans le cercle inflexible de ces deux jambes de fer, son énergie elle-même fût encore de la subordination !